

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)**27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Parcours politique](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

Ce document est une réponse à :

[28. Paris, Vendredi 25 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

[31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-08-26

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- mais qu'importe ?

- Me voici rentré dans mon Val-Richer. Le lieu me plaît

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°58/87-89

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 112-113, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/407-414

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°27 Du Val-Richer, Samedi 26, 4 heures

Me voici rentré dans mon Val-Richer. Le lieu me plaît ; mais qu'importe ? Je vous ai dit, je crois, qu'au milieu des plus grandes scènes politiques en y prenant la part la plus active, l'intérêt le plus vif en y désirant ardemment le succès, jamais je n'avais vu là, jamais je n'avais reçu de là le bonheur, rien qui méritât le nom de bonheur. Il m'est arrivé aussi d'être fatigué, très fatigué de souhaiter le repos, le repos de l'esprit et du corps loin des affaires, loin des hommes, l'oisiveté complète et sinon la complète solitude, du moins sa paix et son silence. Et quand j'ai pu me donner ce repos, j'en ai joui très doucement, presque puérilement. Mais là non plus, je n'ai jamais senti, ni attendu le bonheur. Les hommes se croient heureux à bien bon marché ! Aux uns du pouvoir aux autres du calme ; à ceux-là les applaudissements de la ville à ceux-ci les charmes de la campagne; et ils se disent contents ! Et il y a des philosophes et des poètes pour célébrer l'une ou l'autre de ces situations comme la plus belle ou la plus douce destinée humaine !

Madame, j'ai entendu retentir les applaudissements ; j'ai vu le soleil briller, et la lune dormir sur les plus tranquilles, les plus gracieuses prairies; j'ai connu les joies puissantes du succès et les plaisirs suaves du repos. Tout cela est très superficiel, très incomplet ; tout cela, ne m'a jamais donné que des impressions dont je sentais l'insuffisance en même temps que la douceur. Il n'y a qu'une impression complète, suffisante pour notre âme. Et l'instinct universel, le dit comme moi. Voilà deux créatures qui s'aiment; elles sont ensemble ; elles se partent. Personne ne les a entendues ; elles n'ont parlé à personne. Dites au premier venu qu'elles s'aiment, qu'elles s'aiment vraiment ; et demandez-lui, s'il croit que tant qu'elles s'aiment quelque chose leur manque. Sans hésiter il vous dira non. Allez à elles ; et, si vous avez le courage de les déranger, demandez leur à elles. Même si quelque chose leur manque ; elles vous regarderont en pitié. Prenez toute autre face de la vie, ce qui vous plaira, le pouvoir, la gloire, la science, la retraite, y a-t-il une autre situation à laquelle on puisse adresser la même question et recevoir la même réponse ? Princesse, je dis du repos du Val-Richer comme du bruit de la salle du Palais Bourbon, c'est quelque chose, mais peu bien peu. Je le dis encore bien plus aujourd'hui qu'il y a huit jours.

Quels huit jours ! Les retrouverons-nous ? Nous retrouverons nous jamais à ce

point libres et seuls ? C'est là notre plus beau moment m'avez-vous dit une fois ; il est passé ! Dearest, cela n'est pas vrai, quoique vous l'avez dit. Il y a un genre et un degré de bonheur où il n'y a point de plus beau moment où aucun beau moment ne passe. On ne mesure point ce qui est infini. On ne compare point ce qui est parfait. Il n'en faut croire en de telles choses, ni le raisonnement, ni le langage humain. Le langage est borné et grossier. Le raisonnement est borné et grossier. Il faut s'en rapporter au mouvement instinctif, à la foi intérieure, à la voix inarticulée, de notre cœur. Là, dearest, tout moment près de vous est infiniment doux, parfaitement beau. Et non seulement les plus beaux moments ne sont jamais passés ; mais les moments actuels, les moments qui sont là, sont toujours les plus beaux. Ce qui est vaut toujours mieux que ce qui a été. Ce qui sera au moment où ce sera, vaudra mieux que ce qui est. L'âme ravie et à peine capable de suffire à son ravissement ne conçoit rien de supérieur, rien d'égal. Voilà la vérité, la pure vérité, la vérité de l'amour et du Ciel mille fois plus sûre, plus réelle, que toutes les appréciations, toutes les comparaisons où notre intelligence et notre langage s'épuisent, et s'épuisent sans succès.

Dimanche 9 heures et demie

Je sors de mon lit. J'ai très bien dormi. J'étais fatigué hier au soir. Je me suis couché à 9 heures. Je ne me suis réveillé qu'une fois à 2 heures et pour une demi-heure. Que je voudrais vous savoir un tel sommeil ! J'ai encore un peu d'enrouement bien peu, et de plus en plus en déclin. C'est le seul mal auquel je sois réellement sujet, le seul dont j'aie été une fois assez gravement atteint en 1832, six semaines après mon entrée au Ministère de l'instruction publique. J'ai passé plus d'un mois dans mon lit, complètement dans mon lit. A la vérité je ne m'y étais mis qu'après avoir lutté contre le mal avec une assez sotte obstination, au moins autant par amour propre et pour ne pas céder que par la nécessité des Affaires. J'ai tenu un grand conseil de l'instruction, publique, qui a duré près de deux heures, une demi-heure après m'être fait mettre 40 sangsues et pendant qu'elles coulaient encore. Il y a en nous bien de l'enfantillage. J'ai beaucoup usé de ces organes là ; j'en userai encore beaucoup. Il faut que je le ménage. Il n'est pas du tout affecté en lui-même ; mais toute affection générale s'y porte aussi le repos général me fait-il toujours plus de bien que tout remède particulier.

10 h. Voilà votre N° 28. Moi aussi ce samedi sans lettre me paraît horriblement pour vous et pour moi. Mais dormez, dormez ; je vous le demande en grâce. Cela vous va si bien d'avoir bien dormi ! Seulement, dormez dans votre chambre plutôt qu'au bois de Boulogne. Adieu. C'est le vôtre que je vous renvoie avec le mien de plus.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-08-26

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/926>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur112-113

Date précise de la lettreSamedi 26 août 1837

Heure4 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
